



Vivre en Dieu par Marie

Maria Petyt
une vie mariale mystique

Louis van den Bossche

Table des matières

Présentation par L. van den Bossche

Extraits du journal de Maria Petyt, en religion Marie de Sainte Thérèse

1 – Marie ajoute un degré plus élevé dans l'union à Dieu

2 - Goûtant Dieu, je goûte aussi Marie, comme si Elle n'était qu'une avec Dieu et non distincte de Lui

3 - Cette vie en Marie tient sa perfection de l'union à Dieu dont jouit la sainte Vierge

4 - Je vois avec évidence que Dieu a fait de Marie la dispensatrice de toutes ses grâces

5 - Satan rugit de rage que le nom glorieux de Marie soit honoré

6 - Que l'âme vaut davantage par l'amour contemplatif que par l'activité qu'elle peut produire

7 - Dieu s'est comme répandu en Marie et l'a comblée et revêtue de ses attributs divins et de ses perfections autant qu'un être créé pouvait en recevoir

8 - Je crois voir que Dieu plaça le salut de tout homme dans les mains de cette tout aimable Mère

9 - Marie est un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu

10 - Marie est une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être

plus parfaitement établie en Lui

11 - L'esprit de Marie semble vivre en nous, commander aux mouvements des puissances de l'âme, les mouvoir afin de les faire vivre en Dieu d'une manière nouvelle

12 - Il semble que Marie soit la vie de mon âme, et donc l'âme de mon âme pour la raison qu'elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu

13 - Je me trouve entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère qui me conduit et me dirige

14 - Il m'a semblé aujourd'hui que Marie demandait de moi que je Lui fasse une offrande totale, un don complet, un sacrifice de tout mon être

15 - Marie m'apprend d'une manière très précise comment je dois me comporter en la présence de Dieu

16 - L'aimable Mère m'est représentée comme un modèle, afin que dans ma vie et dans mes actes je copie sa vie et ses vertus

17 - Marie m'est présente dans le sentiment, dans le cœur et dans l'intelligence par un tendre amour

18 - Monte plus haut, au-dessus du sentiment, de l'expérience et des saveurs; nage par-dessus tout cela, afin que tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère.

19 - Marie est toute pour moi et je suis toute pour Elle, car je lui appartiens toute et ne m'appartiens

plus

20 – Marie m’invite à reposer sur Ses genoux et me cajole

21 - Vivre en, par et pour Marie en même temps qu’en Dieu, pour et par Lui

22 - Je contemple Marie une en Dieu

23 – Ma joie devant le mystère de l’Immaculée Conception

24 – Après une absence de deux mois, Marie manifeste sa présence d’une manière toute nouvelle

25 - Tout ceci n’est pas une tromperie de l’Ennemi ou une imagination de ma part

26 - Ces connaissances infuses contribuèrent beaucoup à me donner une plus grande et plus parfaite humilité et à simplifier encore mes puissances internes.

27 - Tout ceci me pousse à être plus humble et plus aimante et le Malin ne le voudrait pas

28 - Dans ma maladie, j’ai ressenti son aimable Présence dans mon esprit

29 - Par Marie je recevais de Dieu la vie surnaturelle dans mon âme

30 - L’aimable Mère me donne en mariage à mon Bien-Aimé

31 - Je suis à mon Bien-Aimé et son amour est pour moi

Présentation par L. van den Bossche

Maria Petyt naquit à Haezebrouck le 1^{er} janvier 1623. Placée par sa naissance dans le milieu bourgeois de commerçants riches mais sincèrement croyants, elle y reçut une première éducation tout imprégnée de foi et perçut, dès le plus bas âge, l'appel de grâces de choix. Toute son enfance et sa jeunesse en partie se passent cependant à être prise et à se déprendre, à recevoir le don puis à lui opposer l'indifférence d'une vie orientée vers le monde. Elle-même a raconté, — le plus simplement —, cette suite de faits dont nous avons peine à saisir la logique, la voyant tantôt toute à Dieu, puis tout attachée à l'aisance de son milieu et l'esprit occupé de projets exclusivement mondains. Celle qui, à l'âge de douze ans, demeure deux heures durant en oraison mentale, — « une oraison nettement surnaturelle », affirme-t-elle —, nous la verrons, à seize ans, partir en pèlerinage à Notre-Dame « afin de devenir jolie et de pouvoir plaire » !

Aussi bien ce pèlerinage lui donna-t-il le coup de grâce, et cette fois Dieu l'avait touchée sans merci. A partir de ce jour elle demeure chez elle en attendant de pouvoir répondre entièrement à sa vocation ; et dans la maison de commerce paternelle, qui n'a rien de commun avec un ermitage, elle vit déjà en recluse. Si les

circonstances lui interdisent d'être solitaire de fait, elle possède et cultive l'esprit de solitude.

Une seule chose semble expliquer les alternatives déconcertantes de cette vie d'enfant et de jeune fille, une vocation très spéciale en même temps que très évidente : son appel à la vie de recluse. Enfant pieuse élevée dans une famille dévote, accueillie dans certains couvents où l'observance n'était pas trop rude, nièce de religieuses, l'on pouvait s'attendre à lui voir suivre naturellement une voie tracée qui, ayant requis le consentement des parents, l'eût conduite à faire profession dans quelque maison ni trop austère, ni trop éloignée.

En réalité, Dieu la destinait à une vie plus haute et plus exceptionnelle aussi, dont par instants elle semble avoir eu le pressentiment.

Elle n'a pas six ans lorsqu'elle dévoile naïvement la certitude de sa vocation religieuse à ses maîtresses d'école. Celles-ci, — des tertiaires régulières franciscaines —, ne voyant qu'un jeu d'enfant dans les paroles de cette fillette aimable, trouvent plaisir à lui faire dire ses projets, la prennent auprès d'elles, la font dîner au réfectoire de la communauté, dormir dans une cellule et lui promettent enfin que plus tard, quand elle aurait fait profession dans leur ordre, on lui réserverait une cellule d'une de ses tantes défunte qui avait

été religieuse dans cette maison. Mais aussitôt l'enfant regimbe, et le milieu où elle se complaît, elle y renonce d'avance, opposa aux gâteries des religieuses sa volonté d'entrer dans un ordre strictement cloîtré ou de mener la vie érémitique.

Toujours, pendant son enfance, l'on retrouve cette certitude calme, sous-jacente pour ainsi dire et qui lui permet de revenir sans grand heurt, d'une période de relâchement à une autre de belle ferveur.

N'est-il pas permis d'entrevoir ici un dessein providentiel qui l'a détournée d'une vocation trop facile et d'un chemin qui semblait s'indiquer ? D'autre part, après le coup de grâce de son pèlerinage et tandis que sa volonté est désormais fixée, les traverses ne cesseront pas de brouiller l'un après l'autre tous ses projets, jusqu'au jour où elle sera à la place voulue par Dieu.

Elle prend la résolution d'entrer chez les Chanoinesses régulières de Saint-Augustin à Gand, mais se heurte d'abord au refus de ses parents, ensuite à l'impossibilité d'apporter une dot, son père ayant été partiellement ruiné par l'invasion de troupes françaises. Enfin, quand tous les obstacles sont aplanis, elle entre et se voit contrainte de sortir après cinq mois parce qu'une certaine faiblesse de la vue l'empêche de suivre

régulièrement l'Office. Temporairement encore elle habite au petit béguinage de Gand où, parmi les rudes tentations de son isolement, Dieu lui révèle le secret d'une voie intérieure, « d'une extrême pureté », écrira-t-elle plus tard. Ici elle entre en contact avec les Carmes chaussés ; et sans doute l'éducation de son âme avait-elle été rapidement poussée dans la voie de l'esprit, car son nouveau confesseur lui déclare qu'elle est appelée à « une vie plus silencieuse et plus solitaire que la vie conventuelle ». Ayant fait profession dans le tiers-ordre du Carmel, elle occupe, avec une sœur tertiaire et la mère de celle-ci, une petite maison de Gand où elles suivent un règlement de vie que leur a fait le confesseur. Calomnies, médisances et mille autres avanies leur viennent d'une foule de gens médiocres.

Après très peu de temps elle reçoit la direction du P. Michel de Saint-Augustin (van Ballaer), homme de sainteté et de science éminentes, qui sut donner une orientation définitive à sa vie et qu'elle ne cessa plus d'avoir comme directeur spirituel.

En octobre 1657 elle vint à Malines, où résidait le P. Michel de Saint-Augustin et s'établit dans une maison appelée « l'Ermitage » située près de l'église des Carmes. Là, jusqu'au jour de sa mort et avec un très petit nombre de compagnes elle mènera la stricte vie des recluses.

La spiritualité de Maria a santa Teresia est nettement marquée des notes carmélitaines qui lui sont communiquées sans doute par la direction du P. Michel de Saint-Augustin, mais qu'elle tient plus encore d'une prédisposition surnaturelle et d'un goût inné. Une étude attentive de ses écrits permettrait même de saisir les nuances qui distinguent la réforme thérésienne de celle de Touraine (Vén. fr. Jean de Saint-Samson) que les Carmes chaussés de Belgique suivaient du temps de Marie de Sainte-Thérèse ; et l'on trouverait bien des points de ressemblance entre le grand contemplatif français, — le convers aveugle du couvent de Rennes —, qui a tant insisté sur la solitude érémitique du Carmel primitif, et la recluse flamande que la volonté même de Dieu plaça dans un isolement « qu'aucun couvent ne pouvait lui donner ».

Le point le plus essentiel de sa spiritualité, et qui lui donne une portée générale, semble être une extrême purification des puissances supérieures ; et certaines pages où elle parle de la réduction de l'intelligence, de la volonté, de la mémoire, reportent invinciblement à saint Jean de la Croix. Elle a passé d'ailleurs par toutes les souffrances des purifications passives et traversa une nuit obscure qui dura quatre ou cinq ans, après les premiers mois de son séjour à Malines. Et c'est encore « au

milieu de la Nuit, comme l'écrit son confesseur, que l'Époux est venu et l'a trouvée veillant dans sa dérélition et ne possédant pas autre chose que la lampe de sa Foi nue ».

Les fragments qui furent ici traduits sont dans l'œuvre de la Recluse carmélitaine comme une trouée de lumière précédant immédiatement le Mariage mystique (novembre 1668).

Extraits du journal de Maria Petyt, en religion Marie de Sainte Thérèse

1 – Marie ajoute un degré plus élevé dans l'union à Dieu

Je crois que l'aimable Mère me commande d'expliquer un peu plus au long ce qu'il m'est parfois gratuitement donné d'expérimenter et de goûter de cette vie en Marie, ou vie Mariale. Aujourd'hui je vois clairement que j'ai mal fait en me rétractant et faisant modifier ce que j'avais écrit à Votre Révérence au sujet de ce degré un peu plus élevé que la simple union à Dieu et que l'aimable Mère m'avait fait gravir. Car il en est réellement comme je l'écrivais alors à Votre Révérence que par la grâce divine l'on peut s'élever encore de quelques degrés dans l'état de perfection, bien que l'état de pure et simple union avec Dieu soit le Bien suprême.

Sans doute, dans la façon habituelle de s'exprimer, est-il bien vrai que Dieu est la seule et suprême fin et qu'en l'obtention, la contemplation et la fruition de ce Bien suprême est contenu tout le bonheur et toute la félicité de l'âme, dans cette vie et dans l'autre. Et, dans ce sens, l'âme ne peut tendre ni atteindre plus haut.

Mais dans un autre sens, l'âme peut cependant désirer davantage et y tendre, et cela d'une

manière qui a quelque analogie avec l'état des âmes bienheureuses du ciel. Les saints possèdent tous une gloire, une félicité, une joie, une jouissance, une satiété qui leur viennent de la contemplation, de l'amour et de la fruition de la Face divine et de l'Être divin. La lumière de gloire et de l'amour sanctifiant les traverse et les font resplendissants; et c'est en quoi réside leur bonheur suprême et leur béatitude. L'on sait néanmoins que certains saints ou bienheureux reçoivent en dehors de celle-ci une gloire et une joie en quelque sorte supplémentaires, chacun dans la mesure de ses mérites ou selon la convenance de Dieu.

Une chose analogue se passe dès cette vie lorsque certaines âmes sont favorisées de dons, de grâces, de faveurs supplémentaires par lesquelles, s'il est permis de dire, elles deviennent en ceci semblables aux saints et parviennent à un genre plus excellent de vie d'union et de fruition en Dieu. Et dans ce sens, cela constitue un degré un peu plus élevé encore que celui de la simple union mystique et l'on peut l'appeler vraiment un degré plus élevé. Car, ce que j'expérimente et goûte de cette vie en Marie, — ou vie mariale —, me paraît être une double vie, comme la vie dans le Christ, — ou Christiforme —, est une double vie, alors que la vie n'est que simple.

2 - Goûtant Dieu, je goûte aussi Marie, comme si Elle n'était qu'une avec Dieu et non distincte de Lui

Ici je voudrais préciser un peu comment j'entends que cette vie est doublement divine et comment elle constitue un degré légèrement supérieur à celui de la pure et simple union à la seule D^éité. Cette simple union peut se comparer à la gloire essentielle ou réelle, tandis que l'autre se compare mieux à la gloire surajoutée ou adventice dont certains bienheureux se trouvent favorisés en dehors de cette gloire essentielle départie à tous sans distinction.

Il m'est parfois montré, et donné, une vie de l'esprit en Marie, un repos en Marie, une jouissance, une fusion, une perte, une union en Marie.

Voici comment cela s'opère. En toute simplicité, nudité, tranquillité, l'esprit tourné vers Dieu et répandu dans son Être sans images par l'adhésion, la contemplation et la fruition de cet Être absolument simple, il arrive que mon âme expérimente à côté de cela une adhérence aussi, une contemplation, une fruition de Marie en tant qu'Elle est une avec Dieu et unie à Lui. Goûtant Dieu, je goûte aussi Marie, comme si Elle n'était qu'une avec Dieu et non distincte de Lui. Si bien que Dieu et Marie ne semblent être pour l'âme

qu'un seul objet, à la manière presque de la sainte Humanité du Christ, que l'on contemple unie à la Divinité et ne faisant de ces deux natures qu'une seule Personne et qu'un seul objet de contemplation.

Quoiqu'il n'y ait point en Marie l'union personnelle avec la Dèité, comme elle est réalisée dans le Christ, mais uniquement une sainte et gracieuse union, celle-ci est néanmoins infiniment plus excellente en Elle que dans la plus éminente des créatures ; et Dieu, à l'âme qui contemple, montre Marie parfaitement une avec Lui et unie à Lui sans que l'on puisse distinguer quelque intermédiaire dans cette union. Il me semble alors baiser et embrasser Marie dans une merveilleuse liquéfaction de mon être en Elle en même temps qu'en Dieu. Parfois aussi il me semble être prise et enfermée dans son Cœur très pur, très aimable et brûlant. Et je suis comme enivrée et folle d'amour pour Elle en même temps que pour Dieu, me répandant toute dans cette union. Et ainsi est réalisée une vie divine à la fois double et simple, qui constitue une manière pure, noble, élevée et parfaite d'aimer notre sainte Mère ; encore que bien peu connaissent cette vie par expérience. Cette vie pour Marie et en Marie, en même temps que pour et en Dieu, est proprement réservée à ses seuls vrais

amoureux, à ses « Mignons » et aux petits enfants gâtés qu'Elle s'est choisis.

Il ne m'étonne point du tout que notre saint Pierre Thomas ait été constamment occupé de l'aimable Mère et qu'il ait eu pour Elle une dévotion, un amoureux attrait, une attention et un amour si singulier qu'il semblait ne la pouvoir oublier un seul instant. Son cœur et toutes les puissances de son âme étaient sursaturés de la connaissance de Marie, de son souvenir et de son amour ; et quelque chose qu'il fit, qu'il parlât, qu'il mangeât, qu'il bût, le tout était confit dans cet amour et dans le doux nom de Marie. C'est pour cela qu'il reçut à bon droit dans son cœur l'empreinte de ce très doux Nom. Car la longue habitude qu'il avait prise de porter ainsi Marie dans son cœur et de l'aimer d'un brûlant amour, l'avait fait en quelque sorte se fondre en Marie, être uni à Elle et même, pour un temps, être comme transformé en Elle et, par l'amour, changé ou perdu en Elle en même temps qu'en Dieu, car l'un ne va jamais sans l'autre.

3 - Cette vie en Marie tient sa perfection de l'union à Dieu dont jouit la sainte Vierge

La vie Mariale, — cette vie en Marie, pour Elle et avec Elle —, tient toute sa noblesse, sa dignité, son éminence et sa perfection de l'union à Dieu dont jouit la sainte Vierge, ainsi que de la surabondance

et de la participation des grâces, propriétés et perfections divines qui sont infuses en Elle pour ainsi dire sans mesure. Elle les possède, à la vérité, d'une manière que l'homme ne peut ni exprimer, ni concevoir, et qui est en Elle infiniment plus éminente que dans le plus pur des êtres créés.

Aussi la vie mariale puise-t-elle sa noblesse et son excellence, comme dans un abîme inépuisable de tout Bien, dans ce fait qu'elle contemple, aime, étroit Marie, la considérant comme saturée, obombrée ou translumineuse de la Divinité à laquelle Elle est unie.

N'était cette simultanité dans la contemplation, cette dernière deviendrait considérablement plus grossière et moins parfaite. Car si l'on devait contempler Marie, l'aimer, être poussé vers Elle comme on l'est vers un être créé, au lieu de la contempler dans son unification avec Dieu, cette contemplation produirait nécessairement quelque amour naturel ou sensible, ce qui poserait un intermédiaire entre Dieu et l'âme, et conduirait celle-ci à la multiplicité. Car, tel est l'objet, tel aussi l'amour qui dérive. L'objet est-il surnaturel et purement spirituel, l'amour qui lui est proportionné est tel aussi.

Il y a dans mon âme comme une lueur qui me fait comprendre pourquoi l'aimable Mère est plus unie à

Dieu, plus sursaturée de l'Être divin et pourquoi, en conséquence elle participe aux attributs et aux perfections de Dieu plus que les saints les plus éminents ou que les Esprits Angéliques. La raison en est que Dieu l'a faite digne de concevoir dans sa chair virginale le Verbe Éternel du Père ; que le Verbe ayant reposé neuf mois durant en Elle, sa nature, son âme, son corps furent à ce point divinisés, faits divins, sursaturés, pleinement absorbés en Lui, transformés et comme changés en Lui-même par le lien puissant et infrangible de l'amour que le Verbe Éternel porte à Marie et de l'amour réciproque d'Elle à Lui, et cela dans une mesure sans mesure et d'une manière incompréhensible.

4 - Je vois avec évidence que Dieu a fait de Marie la dispensatrice de toutes ses grâces

Le Bien-Aimé me fait comprendre et voir, par les yeux illuminés de la Foi, l'excellence de Marie, son incompréhensible élévation, sa puissance et son autorité. Car Dieu l'a établie pour l'éternité, entre Sa Majesté et l'homme, médiatrice, avocate et Celle qui apaise la justice divine. Je vois avec évidence que Dieu l'a faite dispensatrice de toutes ses grâces divines, de ses faveurs, de ses bontés envers l'homme ; de telle sorte que rien absolument ne se répand ou ne descend gratuitement et gracieusement sur l'homme si ce n'est par les

mains de cette très vénérable Mère. Tout doit passer par ses mains généreuses, comme la pluie passe par une gouttière ou par un tuyau. Dieu a voulu la magnifier par ces prérogatives, parce qu'Il l'a trouvée digne entre toutes les autres femmes d'être sa Mère. Et pour cela Il l'a rendue si semblable à Lui-même, Il l'a revêtue de ses attributs divins et, à tel point unie à son Père, qu'Elle m'apparaît comme une avec Dieu.

Cela explique comment il se fait que notre cœur brûle d'une telle ardeur dans cet amour, et pourquoi, — surtout dans le temps des Fêtes de Marie —, l'on éprouve, presque sans interruption, une certaine chaleur divine dans la région du cœur, dans la poitrine, — une chaleur si différente de celle qui est d'ordre naturel. Aussi ne puis-je perdre son souvenir, ne fût-ce qu'un seul instant pendant tout un jour, pas plus que je ne puis oublier Dieu Lui-même. Et de là vient que je me perds en Elle par l'Amour, que je me fonde en Elle et suis comme consumée. Car cet amour, à la fois puissant, ardent, fort et cependant tout intérieur, me conduit jusqu'à l'oubli de moi-même et de tout le créé ; et ses flammes intérieures tirent vers le haut et soulèvent à la fois l'âme et le corps. J'ignore d'ailleurs si ce fait se réalise vraiment ainsi.

Mon bonheur et ma joie sont si grands, si surabondants, de voir quelle est sa puissance, sa

majesté, son élévation, son honneur et comme Elle est inexprimablement aimée de Dieu, que je ne sais plus que faire ou que dire pour rendre grâces, pour louer, pour magnifier Dieu et la Vierge en proportion de la lumière et de la connaissance que je reçois à cet instant. Mais, me sentant incapable de le faire, je demeure dans un intime silence et dans le repos de l'amour. Car l'esprit défaille d'étonnement et d'admiration devant l'immensité de cet admirable mystère qui dépasse sa compréhension, et il se rend, vaincu et captif, laissant seule la volonté toute occupée d'aimer.

5 - Satan rugit de rage que le nom glorieux de Marie soit honoré

Dans sa bonté, Dieu m'accorde aussi la grâce de respirer tout suavement en Marie, de vivre en Elle, éprouvant une exceptionnelle douceur à entendre, à dire ce Nom infiniment doux, voire même, à y penser seulement. A tel point que mon âme et que mon cœur semblent se fondre en tendresse et dans une intime saveur. Aussi, ne pouvant me rassasier de répéter ce Nom sans cesse, soit des lèvres, soit du cœur ou en pensée, j'y puise un tel plaisir spirituel, un contentement, une joie, un plaisir et de tels bondissements du cœur, qu'il semble à chaque fois, qu'une flamme nouvelle jaillisse de mon âme. C'est pourquoi je me suis tant réjouie et j'ai béni Dieu de l'instauration de la glorieuse fête du Saint

Nom de Marie, ainsi que de la faveur faite à notre Ordre de préférence à d'autres, de la pouvoir célébrer avec cette solennité. Mais il m'est venu quelque tristesse de voir le peu de dévotion et de zèle des gens, et surtout des Filles spirituelles et Sœurs en religion que l'on rencontre si peu aux offices solennels de ce jour.

Ce jour-là, il fut imprimé dans mon âme une certaine vue me montrant combien Satan semblait rugir et griffer de rage, de regret, de haine et de dépit, de ce que ce Nom, glorieux et très doux, se trouvait ainsi honoré et magnifié. Cette vue fit augmenter ma joie, mon contentement et aussi mes actions de grâces envers ce Dieu qui avait inspiré toutes ces choses. Me moquant de Satan, je lui disais : *Ô vilaine Bête, comme tu dois avoir le regret que cette petite Vierge t'ait broyé la tête et ravi ta puissance ! Tu ne peux plus rien et tu n'es plus qu'une pauvre, une faible mouche dès l'instant qu'il plaît à cette douce et aimable petite Vierge de mettre en œuvre sa puissance et son autorité. Mais, ô Bête maudite et damnée, tu n'empêcheras pas cependant qu'Elle soit exaltée, honorée, chérie. Tu ne peux rien contre Elle, ni même contre tous ceux qui l'aiment et placent en Elle leur confiance. Et je me glorifie de ce qu'Elle ait tant d'empire sur toi. Je ne crains ni tes ruses ni tes violences, ni maintenant ni à l'heure de ma mort. Car j'ai l'espoir*

qu'alors comme maintenant, je porterai son très doux Nom gravé dans mon cœur; et quand tu verras ce cœur scellé de ce sceau divin, tu n'auras pas l'audace d'approcher.

6 - Que l'âme vaut davantage par l'amour contemplatif que par l'activité qu'elle peut produire

Il me fut encore donné une petite lueur d'intelligence plus distincte de cette vie en Marie, pour Marie et dirigée vers Elle. Elle prend maintenant un sens plus général et sa pratique est plus commune que dans tout ce qui précède. Voici les paroles où je trouve les clartés me permettant d'expliquer ce que j'entends et expérimente de tout ceci. Ces paroles sont : « *Que l'âme vaut davantage par l'amour contemplatif que par l'activité qu'elle peut produire.* » Cela confirme tout ce que j'ai écrit précédemment au sujet de cette vie en Marie; et c'est surtout dans ce sens qu'il faut entendre cette fusion, cette jouissance, — cette union en Marie et avec Elle, et cette transformation, cette transformation en Elle, dont j'ai parlé. Car la nature de l'amour est d'unir avec et dans l'objet aimé. Aussi l'amour fait-il se compénétrer et se fusionner celui qui aime et ce qui est aimé jusqu'à ne plus avoir l'apparence que d'une même chose. Dans ce sens, l'amour très tendre, violent, brûlant et unifiant conduit l'âme qui aime Marie à vivre en

Elle, à se fondre en Elle, à Lui être unie et à d'autres effets et transformations, conformément à son genre et à sa nature, parce qu'elle se trouve dans un état de perfection et possède sa pleine efficience, surtout lorsque l'Esprit divin conduit ainsi son amour et le stimule.

Ainsi donc, lorsque le Père Éternel envoie dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Abba, Père ! quand nous agissons et quand nous n'agissons pas, c'est-à-dire lorsqu'Il réalise en nous une tendresse, un amour d'enfants envers le Père du ciel, alors cet Esprit du Fils réalise en outre une tendresse et un amour d'enfants envers cette infiniment douce et aimable Mère. Et dans ce sens, le Père Éternel envoie aussi dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant : Mère, Mère ! Car c'est un seul et même Esprit, — l'Esprit du Christ —, qui suscite dans les âmes cet amour filial et cette vie en Marie, comme il suscite un amour filial et une vie en Dieu ; et tout cela selon la manière où ceci fut réalisé en Notre-Seigneur Jésus. Ceci contient des Mystères, et je passe gardant un saint silence ; mais chacun peut en avoir l'expérience dans la mesure de son amour.

7 - Dieu s'est comme répandu en Marie et l'a comblée et revêtue de ses attributs divins et de ses perfections autant qu'un être créé pouvait en recevoir

Mercredi et jeudi, 19 et 20 septembre 1668, il a plu à la Bonté de Dieu de nous faire plus clairement comprendre la grandeur, l'élévation, l'éminente dignité, la majesté, l'autorité et la puissance de la tout aimable Mère, en même temps que l'incompréhensible et inexprimable amour que Dieu a pour Elle. Et de cet abîme d'amour demeurant en son divin Cœur, Dieu a puisé une telle surabondance de grâces sans nombre, de privilège et de prérogatives, qu'il ne Lui était guère possible, pour ainsi dire, de donner davantage ni de la rendre plus éminente encore ou plus digne, plus belle, plus élevée, plus insigne que sa Majesté ne l'avait faite. Dans ce sens, la toute-puissance, la sagesse et la bonté de Dieu ne pouvaient pas produire une créature plus noble, plus pure plus digne, plus belle et plus éminente que ne l'est sa très aimable Mère, notre Mère.

Je vois avec évidence et je comprends que Dieu, par une ineffable complaisance envers cette aimable Mère s'est comme répandu en elle, et qu'il l'a comblée et revêtue de ses attributs divins et de ses perfections autant qu'un être créé pouvait en recevoir. Elle ne pouvait pas recevoir plus qu'Elle n'a reçu ; car, étant parvenue à une toute claire connaissance et à un brûlant amour de Dieu par la grâce divine infuse et à cause de sa souplesse à

répondre et coopérer, Elle est montée bien au-dessus des plus éminents des Chœurs angéliques.

C'est pourquoi l'ange Gabriel l'a fort bien saluée disant : « Je vous salue, pleine de grâces. » Car Elle est en effet sursaturée de grâces au point que cette surabondance déborde sur nous, dans cette triste vallée de larmes. Elle humecte et arrose la terre de nos âmes d'une abondance de grâces qui excitent, préviennent, accompagnent, fortifient et font persévérer. Elle rend fertile cette terre et productive d'œuvres vertueuses et méritoires, utiles et nécessaires au salut de l'âme.

8 - Je crois voir que Dieu plaça le salut de tout homme dans les mains de cette tout aimable Mère

Ah, quelle multitude de grâces je vois descendre en nous et nous être données en partage par cette aimable main et passer ainsi par ce divin canal ! Je crois voir que Dieu plaça le salut de tout homme dans les mains de cette tout aimable Mère. Mais je vois en même temps que les soins de cette chère Mère portent sur cet unique objet de conduire tous les hommes à la Béatitude. Et malgré qu'Elle demeure dans la haute fruition et contemplation de l'Être divin, Elle n'oublie pas cependant notre misère et nos besoins ; mais ses regards, tout de bonté, de compassion, de tendresse et de

maternelle affection, sont pour ainsi dire tournés sans cesse vers nous, pour assister, secourir, consoler dans le péril, tant physique que spirituel, tous ceux qui l'implorent avec confiance.

Ainsi l'aigle, malgré la hauteur de son vol et que son regard fixe le soleil, n'oublie pas ses petits cependant ; mais à tout moment ses yeux se tournent vivement vers eux, cherchant à connaître s'il ne leur manque rien ou si, d'un point quelconque de l'horizon, il n'arrive pas un rapace qui pourrait leur faire du mal. Et c'est pour cela que nous sommes tous tellement tenus de servir cette tout aimable Mère, de l'honorer et de l'aimer de toute la tendresse d'un filial amour.

Ces connaissances certaines proposées à mon âme, et d'autres semblables, font croître la très haute estime, le respect et l'amour envers l'aimable Mère et donnent à ces sentiments plus de stabilité, de simplicité et de pureté. Il semble que notre tendresse ne peut plus être séparée d'Elle ; et le cœur est comme blessé d'une flamme amoureuse qui élève l'âme, avec une force unique, jusqu'à la consommation de l'amour. Car chaque aspect nouveau des merveilles que Dieu réalisa en Elle et de l'amour que Dieu lui témoigne, attire l'âme chaque fois dans une profondeur ou dans une altitude d'admiration, où elle contemple ces choses le cœur brûlant et où elle demeure comme

absorbée, l'esprit se trouvant incapable de comprendre les merveilles qui sont ici dévoilées.

Mais l'amour n'étant pas encore comblé, il monte en bouillonnant du plus secret du cœur, et il voudrait crier son admiration. Il cherche des noms qui révéleraient la grandeur, la dignité de cette mienne tout aimable Mère, et des paroles capables de la louer, bénir et magnifier. Aussi l'amour prononce-t-il alors de singulières choses pour bénir, louer, exalter Celle qu'il aime tant, pareil à l'amoureux follement épris qui ne sait plus qu'inventer pour mieux faire valoir la beauté de celle qu'il aime. Une petite lueur divine me fut encore donnée, dans laquelle le Bien-Aimé me fait voir que Dieu trouve plus de satisfaction et se complaît davantage en l'aimable Mère et que, par conséquent, Il lui porte un plus grand amour qu'à tous les saints réunis.

9 - Marie est un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu

La grâce divine me donne en outre d'expérimenter que cette vie en, avec et par Marie et simultanément en Dieu, pour, avec et par Lui, peut être pratiqué avec une simplicité, une intériorité, une abstraction d'esprit presque aussi grandes que la vie dans la seule et pure Dèité. Si bien qu'à ces moments il ne subsiste dans l'esprit que fort peu de

représentations de la personne de Marie, parce que l'âme a su la considérer tellement unie à Dieu et en Dieu. Avec une tranquillité parfaite, une simplicité, une intimité, une tendresse, les trois facultés de mémoire, d'intelligence et de volonté sont occupées en Marie et en Dieu à la fois, au point que mon âme ne peut guère se rendre compte du mode ou de la nature des notions qui la traversent alors. Mais d'une façon confuse, elle connaît cependant et elle sent très bien que la mémoire est occupée du souvenir tout simple de Dieu et de Marie ; que l'intelligence possède une dépouillée, pure et certaine connaissance ou contemplation de Dieu présent et de Marie en Dieu ; et que la volonté, par un très tranquille, intense, doux, tendre et cependant très spirituel amour, adhère à Dieu et à Marie.

J'appelle cet amour « spirituel » parce qu'il semble à ce moment jeter ses étincelles et agir dans la partie supérieure de l'âme, dans un détachement de la partie inférieure ou des puissances sensibles, étant ainsi mieux proportionné à l'intime fusion, à l'immersion et à l'union en Dieu et avec Lui, en Marie et avec Elle.

En effet, les puissances de l'âme, d'une façon éminente et parfaite, n'ayant plus d'autre occupation ni d'autre souci que la pensée, la connaissance et l'amour de Dieu et de Marie, il

survient une si intime et ferme adhésion de l'âme entière à Dieu et à Marie que, par un amour de fusion, ils semblent devenir un seul être tous les trois : Dieu, Marie et l'âme, comme si les trois étaient fondus en un seul, noyés, absorbés et transformés en un seul.

Ceci est la fin dernière et suprême où l'âme puisse atteindre dans la pratique de cette vie mariale. Tel est l'unique fruit ou, du moins, le principal effet de cet exercice d'amour envers Marie, que Marie devient un moyen et un lien plus ferme liant et unissant l'âme à Dieu. Ainsi donne-t-Elle à l'âme aimante un aliment et une aide lui permettant d'atteindre avec plus d'assurance et de perfection la vie contemplative, unitive, transformante en Dieu, et d'y demeurer établie, — comme je l'ai écrit tout dernièrement à Votre Révérence.

10 - Marie est une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui

Cette vie mariale en Marie ne plaît pas à la plupart des esprits mystiques et des âmes contemplatives. Ils sont d'un autre sentiment, comme si cette vie en Marie devait être un empêchement à la plus pure union et fruition en Dieu, à la silencieuse prière intérieure, et ainsi de suite. Comme ils entendent la chose et se l'imaginent, elle leur paraît trop

grossière, trop matérielle et trop multiple, parce qu'ils ne saisissent pas la manière vraie et simple de la pratiquer tout en esprit.

C'est malgré tout l'Esprit qui agit et dirige ici, même lorsqu'à cette contemplation, à cet attrait, à cet amour de l'âme semble un peu plus se mêler l'activité des puissances sensibles. Il n'y a pas dans ce cas le moindre empêchement, ni moyen interposé entre le Bien suprême, entre le pur Être de Dieu et l'âme. Il y a là plutôt une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui ; — et cela pour les raisons que je dirai plus loin.

Que ces esprits éminents prennent bien garde à la vie de tant de saints, même de ceux qui eurent une grande excellence dans la vie contemplative et mystique, tels que saint Bernard, saint Bonaventure, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi et bien d'autres. Ils verront bien que ceux-là aussi furent remarquables par leur dévotion envers l'aimable Mère et par leur vie mariale ; et que leur très tendre, innocent et filial amour envers Marie n'apporta point de nuisance à leur vie divine en Dieu, pour la simple raison que l'Esprit de Dieu les agissait ainsi en temps voulu, sans que leur adhésion et union à Dieu en devint plus médiate, mais de façon qu'ils y trouvassent au contraire un

aliment et une plus ferme assise à leur déiforme et divine vie.

11 - L'esprit de Marie semble vivre en nous, commander aux mouvements des puissances de l'âme, les mouvoir afin de les faire vivre en Dieu d'une manière nouvelle

Je dois encore parler ici d'une chose admirable que je ressens et expérimente touchant cette vie en Marie et en Dieu. Je ne sais pas vraiment si je me comprends bien. Mais il semble, par cette habitude de posséder ainsi cette aimable Mère dans le cœur et dans le sentiment, que notre esprit est dirigé, vécu pour ainsi dire et possédé par l'Esprit de Marie, dans l'agir comme dans le pâtre ; que l'Esprit de Marie agit toutes choses à travers moi, tout comme précédemment l'Esprit de Jésus paraissait diriger et être la vie de mon âme qui, pour un temps, semblait être possédée par Lui. Alors l'Esprit de Jésus agissait toutes choses à travers moi, et sous sa conduite et son action, j'étais comme portée et passive. Il y eut en moi une connaissance expérimentale de la Vie de Jésus, et elle fut en moi manifestée.

C'est presque de la même manière que l'Esprit de Marie semble aujourd'hui vivre en nous, commander aux mouvements des puissances de l'âme, les mouvoir et les pousser soit à l'acte, soit

au non-acte, afin de les faire vivre en Dieu d'une manière nouvelle et jusqu'à ce jour non encore expérimentée. Marie apparaît ainsi comme notre vie ou comme une tiède atmosphère donnant la vie et dans laquelle et par laquelle nous respirons une vie en Dieu d'une manière plus noble et plus élevée que jamais auparavant.

Si je dis : « manière plus noble et plus élevée », c'est une façon d'exprimer que cette manière de vivre en Dieu, dans et par Marie, est plus facile comme étant mieux proportionnée à notre faible capacité réceptive, parce que tant qu'il demeure lié à notre corps mortel, notre regard intérieur reste trop faible et trop débile pour contempler Dieu en pleine clarté, tel qu'Il est, et ne le peut faire que dans l'obscurité lumineuse de la Foi.

Mais lorsque nous recevons la grâce de pouvoir contempler Dieu et de L'aimer en Marie et par Marie unie à Dieu, alors Dieu se montre en Marie et par Elle, comme dans un miroir. Et les rayons et les reflets de sa Déesse sont mieux à la mesure de notre petite capacité et à la faiblesse de l'œil de notre intelligence. De cette façon il nous est possible de persévérer plus longtemps dans la contemplation et la fruition de Dieu, ainsi que de connaître et de découvrir d'une façon plus distincte et claire ses divines perfections et ses attributs.

Il en va de même ici que d'un homme qui serait curieux de voir le soleil avec plus de précision. Il ne se hasarderait pas à plonger son regard en plein dans les rayons solaires, car cela n'irait pas sans grand risque d'y perdre la vue ou de la blesser. En effet, sa vue est trop faible et trop débile pour fixer la grande clarté et l'éclat du soleil. Alors il prend un miroir, où il verra distinctement l'image du soleil, avec ses rayons flamboyants, et il n'aura aucune difficulté ni peine. Pourquoi? Mais parce que ce miroir tempère l'ardeur des rayons et les présente et reflète proportionnés à sa puissance visuelle. De cette façon il voit le soleil distinctement, comme s'il n'y avait pas entre celui-ci et son œil de moyen interposé. Car il ne s'arrête pas au miroir, mais bien au soleil qui s'y découvre, sans que l'œil puisse séparer le soleil du miroir.

Ainsi en est-il de Dieu et de l'aimable Mère que l'on doit considérer en un seul et comme formant un seul objet de contemplation : Dieu en Marie et Marie en Dieu, sans distinguer l'un de l'autre. Alors on verra que l'aimable Mère est un miroir sans une tache, dans lequel Dieu se montre à nous avec toutes ses propriétés divines, avec ses perfections, avec ses mystères et cela d'une manière que peut plus aisément comprendre et saisir la pauvre capacité de notre intelligence.

12 - Il semble que Marie soit la vie de mon âme, et donc l'âme de mon âme pour la raison qu'elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu

La vie surnaturelle de l'âme en Marie, pour Elle, avec et par Elle, continue et croît à une plus grande perfection et stabilité. Ce que j'éprouve ici, ce que j'expérimente et goûte est particulièrement admirable ; et pour ma part, je n'ai jamais entendu dire ni lu rien de pareil.

Par manière de parler, il semble que la tout-aimable Mère soit la vie de mon âme, et donc l'âme de mon âme pour la raison que, d'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance, de pureté.

Cet influx, dans mon âme, de grâces donnant la vie a l'air d'émaner si immédiatement, absolument et uniquement de son aimable Main, de son Cœur de Mère, et nous être donné par Elle indépendamment et sans la collaboration de Dieu (quoique sous sa dépendance, en réalité, et avec sa collaboration)

que Marie nous semble agir comme si Elle était la maîtresse absolue des divins trésors, d'où Elle soustrait tout ce qu'il Lui plaît afin d'en orner nos âmes et de les rendre agréables au regard de Dieu. Oui, Dieu a toujours voulu honorer l'aimable Mère et l'exalter à tel point qu'Il l'a établie avec des pouvoirs absolus comme Mère et Reine du Trésor de ses divines grâces. Et celles-ci, Elle les a pour toujours et absolument sous son autorité et dans sa puissance.

13 - Je me trouve entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère qui me conduit et me dirige

Le maternel amour et les faveurs de cette bonne Mère pour nous se manifestent maintenant avec tant d'éclat et d'évidence qu'il ne peut y avoir à ce sujet la moindre arrière-pensée ni le moindre soupçon d'illusion ou d'un mélange quelconque de sentiments d'ordre naturel. Elle m'a prise sous sa maternelle conduite et direction, pareille à la maîtresse d'école qui conduit la main de l'enfant pour lui apprendre à écrire. Tandis qu'il écrit, cet enfant ne bouge pas la main que son professeur ne la dirige et guide ; et l'enfant se laisse mouvoir et guider par la main du maître.

Je me trouve de même entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère, qui me conduit

et me dirige ; et mon regard demeure sans cesse fixé sur Elle afin que je fasse en toutes choses ce qui lui plaît le plus et ce qu'Elle veut. Et Elle daigne aussi me montrer clairement, et faire comprendre et connaître ce qu'Elle désire en telle ou telle circonstance, qu'il s'agisse de faire une chose ou de ne pas la faire. Il me serait pour ainsi dire impossible d'agir autrement, du fait qu'Elle demeure presque sans interruption en face de mon âme, m'attirant de si aimable et maternelle façon, me souriant, me stimulant, et me conduisant en m'instruisant dans le chemin de l'esprit est dans la pratique de la perfection des vertus. Et de la sorte je ne perds plus un seul instant le goût de sa présence à côté de celle de Dieu.

Cette vue et représentation intellectuelle, n'entraînant aucun élément grossier, n'introduit dans l'âme ni multiplicité aucune, ni moyens médiats ; mais cela se passe au contraire dans une très tranquille simplicité.

14 - Il m'a semblé aujourd'hui que Marie demandait de moi que je Lui fasse une offrande totale, un don complet, un sacrifice de tout mon être

Notre intelligence et notre cœur sont orientés vers Elle, et comme d'un enfant très aimant, innocent, affectueux, docile et soumis, ils sont tout portés à

donner satisfaction très entière à cette aimable Mère, à lui plaire, à lui obéir, ne mouvant à nul objet quelconque, ni puissances intérieures de l'âme, ni les membres du corps si ce n'est qu'Elle l'ordonne, y invite ou les y conduit.

Il m'a semblé aujourd'hui qu'Elle me stimulait, qu'Elle demandait de moi que je Lui fasse une offrande totale, un don complet, un sacrifice de tout mon être, — âme et corps, avec toutes leurs puissances. Je me suis foncièrement expropriée de mon « moi » et lui ai tout offert et tout donné en pleine propriété, n'appartenant plus à moi-même, mais toute à Elle. Et j'ai fait en quelque sorte un vœu d'obéissance, promettant d'être attentive à obéir en toutes choses à sa volonté, ses inspirations, et à suivre la conduite et les indications qu'il lui plairait de me donner, sous la réserve d'assentiment de mon Père spirituel.

Depuis que j'ai fait cela je ressens sa direction et son action d'une manière bien plus sensible, plus claire et plus certaine, dans tout ce que je dois faire ou laisser de faire comme si Elle me menait par la main vers tel objet vers tel autre. Quand il me faut changer de travail, modifier mon activité, tous les sentiments de mon cœur semblent couler comme spontanément vers cette toute aimable Mère, avec tendresse, douceur, affection, docilité, respect, obéissance et soumission ; et c'est comme un

regard rapide, levé vers Elle, d'un bon petit enfant qui veut se rendre compte si telle chose Lui plaît ou non, si, par conséquent, cela plaît ou déplaît à son Fils avec qui Elle est un seul.

Il me semble éprouver l'aide et le secours de cette très aimable Mère de la même façon que sainte Thérèse les éprouva de la part de saint Joseph, quand ses prières et ses exercices intérieurs déviaient un peu et que saint Joseph les faisait de nouveau marcher droit. L'aimable Mère agit de même pour moi, avec une évidente affection et sollicitude maternelles. Elle m'infuse lumière et bien pour mieux connaître et pratiquer les vertus.

Lorsqu'il m'arrive par ignorance de faire quoi que ce soit qui aille à l'encontre de la perfection, — ne fût-ce que le plus petit ombrage apparent à la vraie vertu, et surtout en matière d'humilité, de pureté du cœur ou de pur amour de Dieu —, aussitôt elle m'apprend à m'en corriger, me donne un surcroît de lumière et de prudence dans ces occasions. De même encore, lorsque la pureté intérieure se trouve diminuée par quelque immixtion des puissances inférieures ou du fait d'avoir considéré les créatures trop en dehors de l'Unité divine et de la Simplicité de Dieu, elle me montre à simplifier mes considérations, à purifier mon âme en Dieu, à la démêler de toutes choses qui ne sont pas Dieu ou tout au moins déiformes. Il me semble qu'un

rayon jaillisse de son cœur maternel, me donnant la clarté dans laquelle je vois ces choses et le ferme vouloir qui me permet de les pratiquer.

15 - Marie m'apprend d'une manière très précise comment je dois me comporter en la présence de Dieu

Pendant la prière, je la vois un peu plus près de moi, à mon côté droit. Parfois je repose dans ses bras et parfois sur ses genoux, avec le sentiment très doux et tendre d'un innocent amour qui me blesse et qui me brûle ; mais parfois aussi, avec une véhémence passionnée et subite, avec des élans du cœur ou autres manifestations passionnées, comme d'un enfant qui aime. Mais tout cela se tempère avec aisance pourvu qu'on n'y donne pas trop d'aliment.

Elle m'apprend ici d'une manière très précise comment je me dois comporter en la présence de Dieu et que, dans la possession et la jouissance de Dieu seul, je ne puis introduire aucun moyen, c'est-à-dire ne rien tolérer dans mon intérieur qui ne soit pas purement de Dieu ou d'Elle-même.

Parfois le sentiment, la vue et le souvenir de cette si aimable Mère me font défaut ou s'atténuent, comme chez un enfant qui, s'endormant sur les genoux et sur le sein de sa mère, en perd aussi la conscience et le souvenir. Mais malgré cela, grâce à

l'amoureuse et intime adhérence à Dieu seul en parfaite tranquillité et recueillement de toutes les puissances de l'âme, et grâce aussi au profond silence intérieur, l'âme, aimant d'une très pure, intime et simple manière, vient à tomber dans un sommeil d'amour. Là, perdant la notion de toute différence et délivrée de tout retour sur son moi, elle est occupée d'une manière absorbante de l'Un divin et elle s'y endort amoureusement.

16 - L'aimable Mère m'est représentée comme un modèle, afin que dans ma vie et dans mes actes je copie sa vie et ses vertus

Par une grâce que je reçois hors du temps de la prière, l'aimable Mère m'est représentée comme un modèle ou un exemple, afin que, dans ma vie et dans mes actes, je copie sa vie et ses vertus. La perfection de nature et de ses vertus m'est très clairement montrée ; car fixant sur Marie le regard de mon âme, je vois l'ensemble de ses excellentes vertus comme jamais encore je ne l'ai connu.

Cette vue ou considération s'opère très simplement dans l'esprit, non pas dans la forme de quelque réflexion ou discours de la raison, mais seulement par un simple regard, par une connaissance et une amoureuse étreinte de la vérité qui m'est montrée et qui s'imprime en moi comme dans un miroir ; et contemplant l'aimable Mère je vois d'un même

regard tout ce qui se découvre en Elle, comme dans un miroir sans taches.

Si cette faveur devait perdurer un peu, il me semble que j'aspirerais, que je boirais l'esprit, la nature, les vertus de l'aimable Mère, tellement que, — ce me semble, — je Lui deviendrais très semblable en beaucoup de choses. (Toujours évidemment selon notre façon de parler, car personne ne peut atteindre à la perfection de ses vertus). Il me semble cependant que si cela devait continuer, ma nature serait retournée sens dessus dessous, tellement je devrais éprouver de transformations en moi.

Oh, je serais si bonne, si tendre, si accueillante, si aimable, si douce, si humble, si agréable, généreuse et charitable pour tout le monde, sans excepter personne. Et si ma pauvreté m'empêche de réaliser en fait cette générosité et cette charité à l'égard de tous ceux qui sont dans le besoin, il me faudra néanmoins porter ces vertus profondément enracinées en moi, avec une propension du cœur, un amour, une compassion et le désir d'aider tout le monde, s'il était en mon pouvoir de le faire, priant mon Bien-aimé et l'aimable Mère de daigner susciter quelqu'un qui le puisse effectivement. Quoique notre nature soit déjà bien transformée en ces matières, il faudrait qu'elle le fût encore davantage si je venais à m'assimiler la nature et

l'esprit de ma très aimable Mère, comme un vrai enfant, afin de lui ressembler autant qu'il serait en mon pouvoir.

Peut-être m'arrivera-t-il encore de temps en temps de faire du travail peu soigné, de m'oublier quelque peu dans l'exercice de ce continuel regard levé sur Elle, ou dans cette exacte reproduction ou copie de ses vertus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; ou encore dans cette soumission constante et cette attention à sa direction, à sa conduite, à sa motion, à son inspiration. Mais dès l'instant où je remarque avoir dévié, je me jette humblement aux pieds de l'aimable Mère et lui demande affectueusement pardon. Et puis je continue avec autant de paix, d'amour, de confiance, de douceur d'inclination, et de tranquillité de regard qu'auparavant, sans me tenir pour cela plus éloignée d'Elle, car je me représente que, dans cette nouvelle vie, je suis toute pareille à un petit enfant qui tombe encore souvent et qui trébuche quand il marche, à cause de la faiblesse de ses petits pieds. Mais petit à petit, il lui vient plus d'assurance.

17 - Marie m'est présente dans le sentiment, dans le cœur et dans l'intelligence par un tendre amour

L'aimable Mère m'inspire et semble désirer de moi qu'avant que je ne prenne quelque nourriture ou

boisson, je lui présente d'abord ces choses et que je lui demande humblement de les bénir et de daigner sanctifier ces mets et ces boissons, afin que, sanctifiés par sa bénédiction, ils puissent constituer et donner un si saint aliment à mon corps qu'ils le sanctifient et le rendent tout divin, le purifiant de toute mauvaise inclination au moindre péché, et que par ce moyen je puisse parvenir à l'innocence primitive d'Adam.

Depuis lors j'ai commencé de mettre cette chose en pratique et je l'ai enseignée aussi à d'autres. Cela se pratique avec une foi merveilleusement vivante, avec confiance et amour parce que cela me semble par trop évidemment montré et commandé par l'aimable Mère.

Peut-être estimera-t-on que j'agis maintenant d'une manière beaucoup plus matérielle que je n'avais accoutumé ; mais il n'en est rien, car c'est tout un et le même esprit qui agit toutes ces choses en moi, par moi et avec moi, sans qu'il s'y mêle aucune sollicitude de ma part. Et cela découle comme naturellement de mon fonds, sans mon intervention, comme si j'y étais incitée et forcée par une douce nécessité ; conservant par ailleurs une grande liberté et indifférence d'âme, sans attache à quoi que ce soit, prête à tout moment à me conformer à tout ce qu'il plaît à l'Esprit de faire ou

de ne pas faire et sans préférence pour l'une ou pour l'autre chose.

Aujourd'hui, 4 octobre 1668, dans la vue intellectuelle que j'ai de l'aimable Mère il se mêle moins encore d'éléments imaginatifs, mais à ce qu'il me paraît, cette opération est plus spirituelle et plus simple. Marie m'est présente dans le sentiment, dans le cœur et dans l'intelligence par un tendre amour, par une affectueuse adhésion en esprit et selon un mode plus paisible, plus intime et plus dégagé de toute image. Maintenant, en effet, l'âme se sent attirée à demeurer dans une intime fruition de Dieu présent en moi, et Dieu se manifeste à mon âme d'une manière toute nouvelle. Dans la jouissance de ce Bien je reste pendant tout le temps de la prière, brûlante d'amour.

Et puis, hors du temps de l'oraison, voici que mon tendre amour monte de nouveau comme en bouillonnant, vers l'aimable Mère. Passant par quelque endroit où se trouve une de ses images, il m'est impossible de passer outre sans la saluer affectueusement, dans un sentiment d'intime exaltation et le cœur en joie. Et je lui dis : « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde ; notre vie, notre douceur, notre espérance... » ou encore : « Je vous salue, Fille de « Dieu le Père, Mère de Dieu le Fils,

Épouse du Saint-Esprit ; je vous salue, ô Temple de la Très Sainte Trinité... »

Tout cela s'opère avec une profonde intelligence du sens et des mystères scellés sous ces paroles ; et cette intelligence cause en nous une merveilleuse satisfaction, un goût et une douce saveur.

Réfléchissant à l'incomparable bonté et à la complaisance de cette tout aimable Mère à mon égard, je m'efforce de sombrer dans une profondeur d'humilité et dans la confusion d'avoir reçu de telles grâces et faveurs que jamais je n'ai pu mériter. Et cette considération me jette dans une plus grande admiration, par laquelle se trouvent redoublés notre amour et notre tendresse pour Elle. Le cœur débordant pour ainsi dire de reconnaissance, éclate et s'écrie : « Ô ma très chère Mère ; ô ma Colombe, ô la plus aimable, la plus belle de toutes les femmes ! Ô vous, la plus excellente de toutes les créatures ! Ô la plus bienveillante, la plus éminente et la plus puissante auprès de Dieu ! Combien je me réjouis de votre bonheur et de ce que vous soyez Celle que vous êtes. Oh ! que n'ai-je le pouvoir de vous faire aimer de tous les hommes ! »

18 - Monte plus haut, au-dessus du sentiment, de l'expérience et des saveurs; nage par-dessus tout cela, afin que tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère.

Voici qu'il m'est intérieurement enseigné une autre manière de vivre en Dieu et dans l'aimable Mère, non plus une manière savoureuse, expérimentale, sensible, comme celle dont j'ai parlé, mais bien une vie faite de certitude de foi et de pauvreté d'esprit. Sa grande force et sa constance produisent la perfection des vertus, mais elle n'est plus nourrie ni soutenue par le doux influx des grâces sensibles, du tendre amour, etc. C'est tout comme s'il m'était dit : *« Monte plus haut, mon Amie, au-dessus du sentiment, au-dessus de l'expérience et des saveurs; dépasse toutes les images; nage par-dessus tout cela, afin que, sans le stimulant des grâces sensibles, tu atteignes une vie essentielle en Dieu et dans l'aimable Mère. »* Et je crois alors remarquer et découvrir que tout le reste n'était que jeu d'enfant, que mon âme ne daignera même plus regarder. Car, instruite par cette lumière spirituelle à distinguer quelle est la meilleure part, l'âme a reçu une telle sagesse qu'elle est devenue comme amoureuse de cette vie pauvre, dépouillée, délaissée, vide de consolations et de secours. Elle se sent à ce point courageuse, généreuse, forte,

puissante, qu'elle demanderait volontiers au Bien-Aimé qu'Il la prive de toutes douceurs et prévenances, comme un enfant qui aurait le désir d'être sevré du sein maternel pour être nourri d'un aliment plus substantiel. En outre, la suprême indifférence et ma soumission au bon plaisir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère me laissent sans volonté comme sans désirs. Je crois que le Bien-Aimé me donne cette connaissance pour deux raisons : d'abord afin que je ne m'appuie sur rien du tout et que je n'attache plus aucune importance à rien, pas même s'il plaisait à la Bonté divine de me donner deux fois autant de grâces savoureuses et sensibles ; puis en second lieu, afin que je sois gardée dans un complet détachement et libre de toute subtile attache à quelque mode, manière ou opération ; afin que, sans attacher mon affection à rien et sans être à rien liée, dans une parfaite liberté d'esprit, je sois prête toujours, et docile à tout moment à me porter immédiatement et au moindre signe intérieur, à telle ou telle autre chose où l'Esprit divin nous veut pousser, me laissant conformer à toutes les formes, à tous les modes selon le désir du Bien-Aimé et de l'aimable Mère. Mon intérieur doit être fait pareil à une cire complaisante et malléable, pour recevoir les empreintes de divers sceaux, sans que j'oppose la

moindre résistance à ces empreintes, qui sont les opérations de l'Esprit.

19 - Marie est toute pour moi et je suis toute pour Elle, car je lui appartiens toute et ne m'appartiens plus

En moi se poursuit cette vie en Marie et par Elle en Dieu. Comme par le passé, elle est toute d'humilité, de soumission, d'obéissance, et je reste comme un enfant sous la direction et l'autorité de ma toute aimable Mère, de la manière que j'ai décrite déjà.

Aujourd'hui la disposition de mon âme fut surtout un repos ou sommeil d'amour dans les bras maternels, sur son sein, sur ses genoux ; un repos très doux, tendre et innocent, tandis que mon cœur est blessé d'amour. Oh ! mon désir est alors si intense de plaire en toutes choses à cette douce et aimable Mère, de Lui être agréable et de faire ce qu'Elle aime le mieux ! Il y a dans mon âme une si appliquée et effective attention à percevoir le moindre signe intérieur marquant sa préférence dans l'une ou dans l'autre chose ! Le cœur est prêt à se porter vers tout objet où pourrait s'être arrêté la volonté ou le bon plaisir de l'aimable Mère et je ne craindrais ni le travail, ni la difficulté, ni le tracass, ni la peine, ni les incommodités de n'importe quelle éventualité.

Ah ! combien je me sens enamourée d'Elle quand je pense à sa si grande bienveillance et à son maternel amour pour nous ! L'amour fut aujourd'hui d'une si brûlante chaleur en nous, et si violent que j'eusse bien crié, fait de grands gestes et agi à la manière d'une personne ivre ou folle à moitié. Si ce brasier d'amour avait dû s'aviver encore quelque peu, je me serais vue forcée d'avoir recours à des rafraîchissements externes sur la poitrine, dans la région du cœur ; car il me serait impossible de soutenir un plus grand feu d'amour, puisque celui-ci déjà me force à le manifester extérieurement. Quelle force cet amour divin ne donne-t-il pas à l'âme pour entreprendre de vigoureux et virils travaux quand le Bien-Aimé et l'aimable Mère l'exigent d'elle et pour accomplir dans les moindres choses leur bon plaisir ! Je crois qu'elle vous ferait traverser en courant des barrières de feu ou des lignes d'épées.

Je ressens toujours l'action de l'esprit stimulant, ordonnant et dirigeant de l'aimable Mère et, pour ainsi dire, dans tout ce que je dois faire ou ne pas faire. Et je lève vers Elle un regard très tendre, doux, innocent, un regard d'enfant désireux de connaître ce qui lui plaît le mieux en toutes choses, même dans les moindres, et voulant accomplir les plus chères volontés. Si bien que je sens pouvoir dire en toute vérité que l'aimable Mère est mienne

et que je suis sienne. Elle est toute pour moi et je suis toute pour Elle, car je lui appartiens toute et ne m'appartiens plus. [Elle écrit ces lignes en octobre 1668].

20 – Marie m'invite à reposer sur Ses genoux et me cajole

Le 26 octobre 1668 je me trouvais en grande inquiétude et tracas, parce que j'appréhendais d'entrer en bonne estime dans l'opinion des gens, grâce à l'intervention d'une certaine personne. Après quelques heures, l'aimable Mère s'est montrée à moi intérieurement, m'attirant d'une façon très aimable et maternelle, et m'invitant à venir reposer sur ses genoux. J'ai fait ainsi, et fus alors bien gentiment cajolée et caressée par ma bien-Aimée Mère, comme une enfant chérie. Je fus toute consolée par sa présence infiniment agréable ; et toutes les tristesses antérieures et la peine de mon cœur disparurent bientôt. Pourtant, l'aimable Mère me montrait clairement que la tristesse et la crainte d'être estimée et honorée du monde ne Lui déplaisait pas, mais qu'elle Lui plaisait bien plutôt et qu'il fallait qu'il en fût ainsi et que le contraire ne valait rien.

Il m'était si inexprimablement agréable, délectable et consolant de reposer sur ses genoux de Mère, que tout me paraissait amer ou sans saveur de ce

que l'on peut trouver chez l'homme et dans le monde. L'aimable Mère me dit que je devais me tenir à l'écart des gens et séparé d'eux afin que, dans le parfait silence et dans la solitude, il me fût possible d'avoir ma conversation et mon commerce avec Elle. Elle me dit qu'Elle avait l'intention de se montrer dorénavant très aimable et familière dans ses rapports avec nous, à la façon d'une Mère aimante à l'égard de son enfant bien-aimé.

Ce repos sur les chers genoux dura quelques heures, et l'aimable Mère me fit alors connaître que le frère Charles se réjouissait maintenant en Dieu et qu'il était au Ciel, comme je l'ai écrit plus au long dans un autre endroit.

21 - Vivre en, par et pour Marie en même temps qu'en Dieu, pour et par Lui

Le 5 avril 1669 il m'est encore une fois venu cette inspiration de vivre en, par et pour Marie en même temps qu'en Dieu, pour et par Lui ; chose dont j'ai déjà parlé au long et au large à Votre Révérence.

Je jouis d'Elle et suis unie à Elle très éminemment, purement, simplement, d'une manière tout abstraite et spirituelle, en esprit et sans intermédiaires comme si Elle ne faisait qu'Un avec l'Être sans images de Dieu. En effet : l'âme, Dieu et Marie ne sont plus alors qu'un seul, du fait que mon âme se trouve très simplement et profondément

absorbée en Dieu et dans Marie. Ceci a lieu surtout, me semble-t-il, pendant la prière et s'accompagne de certains effets extatiques, car il y a pour lors, plus que dans le passé, de l'insensibilité et paralysie du corps, suspension sensorielle, sommeil des puissances et ainsi de suite. L'âme paraît conduite hors du corps et je cours le danger de confusion, principalement en recevant la sainte communion, car j'ai peine à revenir à moi et n'ai plus guère la force ou la présence d'esprit d'ouvrir la bouche. Quoique tout ceci ne dure pas longtemps.

Ceci commence à l'ordinaire par une certaine surabondance et par une flambée d'amour pour Dieu et pour l'aimable Mère, avec des bondissements intérieurs et une exaltation du cœur, tandis que je me sens toute vaincue par un amour doux, tendre et cependant vigoureux. Et de cet amour je suis spirituellement enivrée ou du moins très joyeuse dans l'esprit, comme si toutes les puissances de l'âme, tant inférieures que supérieures, avaient été copieusement nourries et désaltérées.

22 - Je contemple Marie une en Dieu

Cette fruition et union en Dieu et Marie a lieu pour ainsi dire sans images, car tout cela s'opère d'une manière très élevée, très en esprit et abstraite de tout ce qui pourrait tomber dans le domaine de

l'imagination et de la sensibilité. Seule existe encore une très spirituelle mémoire ou souvenance de Dieu et de Marie unie à Dieu et en Lui. Et d'accord avec cette contemplation et avec cette pensée qui nous montre Marie une avec Dieu, notre amour aussi coule ou flambe tout entier vers Dieu et tout entier vers Marie, comme vers un seul et simple objet.

La même chose se passe dans notre vie de chaque jour, lorsque je lève vers Dieu un regard d'amour, désireuse de faire en toutes choses ce qu'il Lui plaît, que je fasse ou ne fasse pas. Car alors ce même regard atteint en même temps l'aimable Mère, dans une très grande simplicité, tranquillité et certitude intérieures. Et par conséquent, ceci me paraît être une perpétuelle contemplation, une perpétuelle fruition et union en Dieu et avec Marie en Dieu. Car mon âme n'est pour ainsi dire plus séparable de cette contemplation, du fait que la mémoire, l'intelligence et la volonté se trouvent tout essentiellement adhérentes à Dieu et à Marie en lesquels leur souvenir, leur connaissance et leur amour sont comme insérés.

Il ne m'est pas possible de me faire comprendre davantage par des paroles, pas plus que de dire le mode selon lequel je me sens possédée, conduite et vécue par l'esprit de Marie. Et comment je reçois dans mon âme l'influx divin de son esprit et par son esprit, cela aussi devra rester dans ma plume.

Parfois est compris dans ce commerce l'aimable Père saint Joseph ; mais ceci n'arrive pas souvent. Ce sont en vérité de merveilleuses choses qui se passent en moi, et dont je n'ai jamais rien entendu ni rien lu. Je crois même que l'on aurait peine à y ajouter foi si l'on n'a pas eu quelque expérience de pareilles choses. Et pourtant il en est ainsi. Mon Bien-Aimé sait que je ne mens pas.

Mais quelles paroles trouverai-je jamais pour exprimer ces expériences et pour les bien faire comprendre ? Je n'en trouve pas, et ce n'est que de loin, par manière d'énigme ou de similitude que je puis signifier la réalité de ce qu'il en est.

Jésus, Marie, Joseph sont pour lors si simplement et spirituellement dans le regard et dans la connaissance de l'intelligence, et si simplement et spirituellement aussi dans la mémoire et dans la volonté qu'il semble que les trois ne sont qu'un seul. Car en ces trois êtres se trouve une merveilleuse correspondance de volonté et d'amour ; non seulement une concordance, mais une incompréhensible union dans le lien de l'amour et dans l'unité d'esprit, [il semble] bien que les trois ne sont qu'un seul et même esprit, puisque Marie et Joseph sont revêtus, remplis et saturés à la fois de l'Esprit divin et de l'esprit humain de Jésus et dans ce sens, unis et un avec Lui.

Et c'est ainsi qu'Il est l'objet de mon regard intérieur et de l'adhésion de mon amour. Il me paraît qu'il y a là, d'une certaine façon, une autre sainte Trinité : trois, mais un seul ; et un-trois ; non pas essentiellement étant donné leur nature, mais bien par participation de la grâce et par une prise et transformation réalisées par l'Esprit divin.

23 – Ma joie devant le mystère de l'Immaculée Conception

Le 12 novembre 1668, voyant qu'on se préparait à fêter triomphalement le jour de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et Mère de Dieu, je fus saisie d'une exceptionnelle satisfaction et grande joie, dont notre cœur semblait déborder. Alors le Bien-Aimé et surtout l'aimable Mère m'ont très clairement dit ou fait voir la vérité de ce mystère : qu'Elle fut conçue sans la plus petite tâche, par la grâce de Dieu Tout-Puissant. Car Dieu, l'ayant de toute éternité choisie pour être sa Mère, Il n'a pas permis ni voulu que ce germe béni fût un seul instant souillé ou conçu dans le péché.

Ma toute aimable Mère m'a dit expressément que ceci était véritable et me l'a affirmé avec une telle certitude et sans crainte du moindre doute que même jusqu'à cette heure — et il y a dix-sept jours de ceci — je reste toujours prête à donner mon

sang et ma vie pour attester tout cela et le défendre.

Aussi me semble-t-il étonnant que l'on puisse encore trouver l'une ou l'autre personne qui n'accepte pas de tout son cœur cette vérité de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu et il m'est venu un brûlant désir de prier Dieu qu'il Lui plaise de pousser avec force sa sainteté le Pape de Rome à ne plus remettre davantage et à proclamer cette vérité comme un dogme de notre sainte Foi.

24 – Après une absence de deux mois, Marie manifeste sa présence d'une manière toute nouvelle

Au jour de la Sainte-Agathe en 1669, l'aimable Mère nous est de nouveau apparue. Cela avait commencé dès le matin, tandis que je lisais l'office, et se continua pendant l'oraison qui suivit. Cela commença à se manifester par une invocation inattendue et spontanée, si douce et tendre que je n'en avais plus faite de pareille depuis longtemps ; tandis que j'éprouvais une innocente attirance d'enfant pour ma très chère petite Mère, — car tel est le nom que je Lui donnais.

Cette présence m'était toute nouvelle et souverainement agréable, car il me semble que voilà bien deux mois que je ne l'avais plus vue auprès de moi et que je n'avais plus senti sa douce

présence ni son aimable et maternelle complaisance. Et pourtant, il m'arrivait souvent je crois de jouir de cette grâce avant que je ne fusse fiancée à mon Bien-Aimé.

Mais je comprends bien maintenant que si Elle m'avait retiré ses maternelles visites et sa présence fréquente, ce n'était pas qu'il y eût une diminution d'affection maternelle, ni même que l'une ou l'autre faute de ma part ne L'eût fait se retirer ou s'éloigner de nous. Sans doute Lui ai-je bien donné par-ci par-là et indirectement l'occasion de s'écarter de nous à cause de mes imperfections de chaque jour et parce que, dans tout ce que je devais faire ou ne pas faire, je ne me suis pas toujours comportée aussi purement qu'il m'était montré par les instructions que, fort indignement, j'ai reçues d'Elle, il y a quelques mois. Mais malgré cela, son extraordinaire bienveillance et la maternelle affection qu'Elle semble très spécialement avoir pour nous, l'ont empêchée de considérer avec un trop grand déplaisir toutes nos déficiences, sachant bien par ailleurs la fragilité de la nature humaine et aussi que, par la grâce de Dieu, les intentions de mon cœur furent toujours droites. Mais Elle est demeurée loin de nous, ne nous a plus visitée ni donné ses soins et, d'un mot, Elle n'agissait plus avec nous comme par le passé parce qu'Il semble

qu'à présent cela ne m'est plus aussi nécessaire. Et Elle me laisse seule avec mon divin Fiancé.

Mais dès qu'il se présente la moindre nécessité de nous témoigner sa maternelle affection, de nous prodiguer ses soins et ses secours, aussitôt je constate qu'Elle ne m'a pas oubliée, que ses yeux de Mère sont toujours fixés sur moi et qu'au moindre péril, au moindre assaut du Malin, Elle serait toujours prête à me secourir aussitôt, à venir me consoler ou m'instruire, à me reconforter et à m'armer contre toutes les ruses et tromperies de l'Ennemi ou de ma propre et corrompue nature qui, elle aussi, n'est qu'une ennemie.

C'est à ses louanges et à sa gloire que je dirai donc ces choses qui me sont devenu très évidentes, afin que Votre Révérence veuille avec moi La louer et remercier ; mais aussi, afin que Votre Révérence y trouve un nouveau stimulant et qu'elle ait grande confiance en l'aimable Mère, cherchant comme un enfant, — très simplement et affectueusement —, son refuge auprès d'Elle, Lui faisant connaître pleinement aussi et en toute confiance tous nos besoins, ceux de notre intérieur comme les autres. Car j'ai compris que cette façon d'agir Lui plaît beaucoup.

25 - Tout ceci n'est pas une tromperie de l'Ennemi ou une imagination de ma part

Mon Révérend Père, je ne puis craindre un seul instant que dans tout ceci il y ait eu quelque tromperie de l'Ennemi ou bien que ce n'eût été qu'une simple impression de ma part ou le produit d'un travail de la pensée et de l'imagination. La réalité me semble aussi éloignée de tout cela que le ciel est distant de la terre. Oui, il me paraît impossible de croire que ce fût l'une de toutes ces choses que je viens d'énumérer, et j'ai pour cela beaucoup de raisons que je veux vous exposer ici.

Tout d'abord, il ne se peut pas que ceci soit produit par l'intelligence ou l'imagination, parce que celles-ci, pendant tout ce temps, sortaient comme par saillies, paraissant être préoccupées d'autres choses et quelque peu distraites, et faisaient réflexion sur bien des sujets étrangers. Cette disposition d'ailleurs me causait du souci et m'était fort incommode parce qu'il ne m'était guère possible ainsi de maintenir ces facultés dans le calme et le recueillement. Il me semblait fort déraisonnable et contraire au respect dû, que dans un pareil moment où l'on reçoit de telles grâces et où l'on jouit de cette majestueuse et suraimable Présence, ces puissances ailées fussent si glissantes et quelque peu dissipées, alors qu'il eût été convenable qu'en une telle circonstance elles fussent au contraire très attentives, recueillies et silencieuses. Mais sans doute a-t-il plu au Bien-

Aimé qu'il en fût ainsi, afin de pouvoir mieux faire la distinction et d'être capable d'atteindre dans la suite à une connaissance plus claire de la vérité me permettant de tout mieux expliquer à Votre Révérence et le lui certifier.

J'ai alors laissé courir la pensée et l'imagination, et j'ai fait effort pour ne plus m'occuper d'elles, demeurant avec la seule puissance affective, — en toute simplicité et tendresse —, orientée vers ma très chère petite Mère, me reposant tantôt sur ses genoux et tantôt sur son sein à la manière, pour ainsi dire, des petits enfants que leur mère a pris sur les genoux. Je lui parlais dans un sentiment de doux et tendre amour, mais les paroles n'étaient dites ou même formées qu'à moitié.

Je disais entre autres : « Mon aimable petite Mère, où « avez-Vous été tout ce temps ? » « Voilà si longtemps que je ne Vous ai eue près de moi ! Comment se fait-il que Vous ne veniez plus chez moi comme Vous aviez accoutumé ? » « Est-ce que je ne suis pas Votre enfant ? Et n'êtes-Vous pas ma chère petite Mère ? » Ses réponses à mes paroles étaient certaines connaissances et certains sentiments infus dans l'âme ou dans le cœur, lesquels me donnaient un gage certain que tout était fort bien et que dans le besoin Elle m'assisterait encore comme une Mère aimante et comme Elle le faisait dans ce moment même.

26 - Ces connaissances infuses contribuèrent beaucoup à me donner une plus grande et plus parfaite humilité et à simplifier encore mes puissances internes.

Je la suppliai encore vivement qu'Elle daignât m'apprendre à plaire le plus parfaitement à mon divin fiancé, Lui disant : Bonne petite Mère, Vous savez le mieux ce qui est agréable à mon Bien-Aimé ; Vous savez pleinement son aimable volonté. Chère petite Mère, placez en moi Votre esprit de soumission, afin qu'il ne m'arrive pas d'user mal des faveurs et des grâces divines, ni de les gâter. Faites que toujours je puisse plaire à mon Bien-aimé.

Je lui adressais fréquemment de ces naïves apostrophes, mais elles étaient plus intérieures et moins expressément formulées. Il ne me paraissait pas nécessaire d'exprimer tout au long mes désirs et mes souhaits d'enfant, puisque l'amour sait bien se faire entendre et que l'aimable Mère voyant même le fond du cœur sait bien ses amoureux et déiformes désirs et affections. Et l'âme s'en est ainsi remise à sa maternelle disposition, à ses soins, à son amour avec l'entière confiance qu'Elle fera bien tout ce qu'il faut sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles importunes. D'ailleurs, ceci ne serait pas dans la manière des enfants très bons et bien élevés. Il suffit à l'âme de savoir que sa bonne petite Mère est toute bienveillante et pleine

d'amour maternel, et qu'en temps voulu Elle saura agir comme une vraie Mère.

Ces connaissances infuses qu'il me semblait recevoir de ma douce chère petite Mère contribuèrent beaucoup à me donner une plus grande et plus parfaite humilité et à simplifier encore mes puissances internes. Elles produisirent aussi d'autres connaissances qu'il m'est difficile de transposer en paroles. Je n'en ai pu retenir que la substance, à savoir qu'elles me laissaient entrevoir une pureté intérieure plus parfaite à laquelle l'on n'atteint jamais entièrement aussi longtemps que nous vivons ici-bas, mais dans laquelle il y a toujours moyen de croître, tout comme dans l'amour de Dieu et dans la connaissance de soi.

Il me semble qu'Elle m'enseignait à tenir bien secrète les faveurs et les grâces de Dieu et qu'il fallait me garder de dire jamais certaines choses qui pourraient tenir à ma propre louange, ou de me vanter de n'importe quoi — encore que ce fût naïvement et par inadvertance —, car le Malin y trouverait occasion de me tenter et de m'assaillir. Elle me fit voir que j'avais été parfois fautive à cet égard et qu'il fallait me corriger de cela par une plus grande attention et prudence.

Ceci m'a vivement engagée à prier Votre Révérence de ne faire connaître à personne, aussi longtemps

que je vivrai, les faveurs et les bontés dont Dieu comble mon âme, à moins toutefois qu'il n'y ait nécessité de le faire pour prendre l'avis d'un homme d'expérience ou de science. Mais il faut alors avoir éprouvé sa discrétion, car sinon, les gens finissent toujours par savoir la chose, et il est certain que cela causerait dommage à mon âme. Et il me serait très pénible s'il arrivait une telle chose par la faute de Votre Révérence. Si j'insiste, c'est tout simplement parce que je sais que je ne suis pas très humble.

27 - Tout ceci me pousse à être plus humble et plus aimante et le Malin ne le voudrait pas

Ce qui m'assure encore et confirme que tout ceci ne fut pas une duperie de l'Ennemi c'est que mon âme a reçu alors une onction produisant en elle des effets tout divins ainsi qu'une disposition vertueuse éminente qui, l'une et l'autre, perdurèrent dans la suite. Voici quels furent ces effets : un humble, doux et tranquille amour envers cette aimable Mère ; le sentiment doux intime d'être réduite à rien et portée à toutes sortes d'humiliations et de soumissions ; une observation et une surveillance étroite exercée sur moi-même ; une petite estime et une défiance de moi avec, au contraire, une haute estime des autres ; enfin, je me sentais attirée et enseignée à aimer d'un très pur amour

Dieu et l'aimable Mère et à fermer mon cœur et ma sensibilité à tout ce qui n'est pas Dieu.

Il m'est venu de même un amour nouveau qui n'a pas non plus passé, une vie nouvelle, un nouvel attrait filial pour notre très douce Mère, et aussi un respect révérenciel et aimant. C'est avec une vénération nouvelle que je magnifie son exceptionnelle grandeur et sa puissance auprès de Dieu ; car à chaque fois — comme je l'ai dit déjà — il me semble recevoir des grâces nouvelles, des connaissances nouvelles et une nouvelle lumière me permettant de mieux saisir la vérité et d'y mieux conformer ma vie.

Ce sont là tous effets que le Malin ne voudrait pas produire dans une âme, me semble-t-il, pas plus que cette paix profonde que j'ai ressentie alors et dans la suite au fond de moi et qui me laissait le sentiment très pur et calme de n'avoir d'autre inclination que vers Dieu seul et vers l'aimable Mère.

Une autre suite fut encore une douce et amoureuse confusion à la pensée que cette suréminente Reine des Cieux, cette Mère virginale de Dieu, si élevée et établie dans une si haute Majesté, eût daigné s'abaisser de la sorte jusque à moi, vermisseau misérable, qui jamais ni en rien n'ai mérité d'Elle tout cela.

28 - Dans ma maladie, j'ai ressenti son aimable Présence dans mon esprit

Voici la cause de cette visite que me fit l'aimable Mère. La veille au soir j'avais eu l'âme lourde et comme oppressée parce que j'avais ressenti d'une manière tout inaccoutumée des mouvements spontanés de vaine complaisance ou de vaine gloire. Cela m'avait fort effrayée et je craignais que l'état de mon âme ne fût pas bon et que je n'allasse en reculant en matière d'humilité et de connaissance de mon rien. Jamais, en effet, avant ce soir-là je n'aurais pu parler de tels sentiments. Il me vint alors cette pensée : « Comment, me disais-je, ayant éprouvé en de si multiples et diverses circonstances le secours de l'aimable Mère, daignant me guérir de quelque grave maladie ou souffrance du corps, comment ne me témoignerait-Elle pas bien plus encore sa maternelle affection en me délivrant de cette maladie, de ce tourment de l'âme ? » (Car, il y a dix jours, Elle m'avait guérie d'une sérieuse maladie comme je le raconterai plus tard.)

J'entrepris donc de la prier très humblement et de l'importuner avec une affectueuse insistance, comme un enfant. Je me plaignais doucement à elle, lui faisant connaître l'état de mon âme affligée et anxieuse, et que craignais que ces vaines pensées ne fissent dommage à mon âme, y

froissant en quelque sorte l'humilité et l'amour de Dieu et me conduisant ainsi à déplaire à mon Bien-Aimé. Et je me plaignais sans discontinuer.

Le matin pendant l'office, j'ai ressenti son aimable Présence dans mon esprit, car c'est seulement le regard de mon âme qui La voyait, et tout proche de moi. Comme je l'ai dit, cette visite m'a apporté un grand bien de consolations, de raffermissements, d'instructions spirituelles laissant dans mon âme des fruits très sensibles qui depuis lors, ne font que croître de plus en plus.

Aujourd'hui, tandis que je me rendais à l'oraison, le Malin a paru me tenter, me soufflant que, dans cette révélation que je viens de dire, j'aurais été dupée ; et ainsi de suite. Je voyais bien d'où venaient ces pensées. Elles venaient de l'extérieur, mêlées à une certaine peur de l'intelligence, et non pas du fond de l'âme ; ce qui constituait une preuve de plus de leur origine. Malgré cela j'insistais encore auprès du Bien-Aimé pour savoir s'il y avait eu illusion ou non. Et mon Bien-Aimé m'a certifié et confirmé la chose d'une façon si certaine qu'il m'eût été impossible de désirer une confirmation plus forte de la réalité de tout cela. Il fit luire en moi une clarté intérieure ou une lumière qui baignait mon âme d'une manière si douce et aimable que je ne sais à quoi la comparer. Il me semblait que cette lumière était comme un lien très doux et

indiciblement aimable qui me liait à Dieu, me joignait et m'unissait à Lui dans une intime et douce paix. Et par là disparurent aussitôt toutes arrière-pensées et tous les doutes, et mon esprit reçut un solide témoignage que j'étais une enfant de Dieu, ce qui confirmait les paroles de l'apôtre : « L'Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. »

Mais à côté de cela j'expérimentais encore de façon évidente que Dieu était vraiment présent en moi. Oui, cette expérience de Dieu était si certaine qu'il me semblait être toute pleine de Dieu et qu'il ne paraissait être en moi pas autre chose que Dieu seul. Et comprenant par-là que je possédais en moi tout Bien, j'en fus aussi toute satisfaite et rassasiée, sans qu'il me fût encore possible de souhaiter ou de désirer davantage. Oh, quel esprit de douceur, de paix et d'humilité il m'est resté de tout ceci ! quelle éminente pureté de cœur, quel mépris, de moi-même et de toutes créatures hors de Dieu ! Tout cela est maintenant bien autre chose qu'auparavant.

Mais comme le Bien-Aimé nous témoigne de la bonté, de l'empressement à nous secourir, à nous consoler, à nous reconforter ! Combien il me faut être reconnaissante envers Lui et fidèle ! Et quelle confiance n'aurais-je pas en mon Bien-Aimé et en mon aimable Mère !

29 - Par Marie je recevais de Dieu la vie surnaturelle dans mon âme

Le jour de la fête de saint Jean Chrysostome, le 27 janvier 1669, je me sentis l'esprit alourdi et comme écrasé à la suite d'une nouvelle maladie. Ce mal qui m'avait prise depuis quelque temps croissait de jour en jour et m'était fort incommode, car, tout d'abord, cela occasionnait de grands soins à mes Sœurs, très attentives à satisfaire mes goûts naturels ou à soulager mon malaise. Et je craignais grandement que ceci ne fût un aliment donné à ma nature corrompue et un obstacle à mon avancement spirituel. Et puis, je suis encore si imparfaite qu'en de telles occasions je suis trop occupée de moi-même et que j'y pense trop. Je me sens alors, par amour-propre, portée vers moi-même, et pleine de soins, etc., plus que l'esprit ne le permet.

Voici quel était ce mal. Dès que j'avais pris un peu de nourriture quelle qu'elle fût, je me trouvais aussitôt dans l'état de quelqu'un dont une grande fièvre brûle tout le corps, j'étais toute possédée par Dieu et par Marie ; que par Marie je recevais de Dieu la vie surnaturelle dans mon âme, de sorte qu'il me semblait vivre, agir et aimer par Dieu et par Marie. Dieu, Marie et l'âme, les trois paraissaient fondus et confits en un seul par l'amour. Quand j'étais sur le point de recevoir la

sainte communion, je vis ma chère et aimable Mère qui se trouvait près de moi, à ma droite, et aussi son cher Fils Jésus ; mais celui-ci se trouvait en face de moi. Il me semblait donner mon cœur à l'aimable Mère, afin qu'Elle daignât le donner à Jésus, mon Fiancé, et je La priai très aimablement qu'Elle me fit la grâce de me permettre de renouveler mon mariage avec son Fils unique, mon Très-Aimé. Et sans savoir comment cela s'était fait, j'ai vu que ma main droite était dans celle de Jésus, mon Aimé. Et j'ai compris que ceci constituait le renouvellement d'un vrai mariage avec lui, — comme je l'ai décrit plus au long ailleurs. Quand j'eus reçu la sainte communion, cette vision imaginative de Jésus et de Marie disparut, et je demeurai dans une profonde et passive union et fruition du Bien éternel, infini et sans images, du suprême Bien. La très sainte Mère de Dieu, notre Mère, semblait être comprise dans cette union et dans cette fruition, d'une manière éminemment simple, abstraite et spirituelle, si bien qu'il ne demeurait pour ainsi dire aucune représentation imaginative d'Elle dans mon esprit.

Il me semble que ceci est opéré tout passivement par Dieu dans l'âme et que rien de ce qui vient de moi n'y est mêlé ; car tout ceci s'opère d'une manière trop pure. Je remarque qu'il me serait impossible pour lors d'avoir ou se former dans

l'esprit quelque représentation sensible de l'aimable Mère. Mais ce que Dieu me donne de goûter d'Elle vient par le moyen d'une pensée tout abstraite, par une pure intellection et par un amour de fusion en Dieu et en Elle.

30 - L'aimable Mère me donne en mariage à mon Bien-Aimé

Ah ! quelle surabondance de grâces et de largesses divines ne m'est-il pas échu depuis que la divine Bonté s'est ainsi courbée et abaissée jusqu'à me prendre, moi tout indigne créature, pour son Épouse ! Depuis ce moment il me fut permis de traiter avec familiarité et tendresse avec mon amant divin, sans que me retienne encore la moindre crainte respectueuse. Il m'a été donné d'oser agir ainsi et plus d'une fois j'y fus même poussée. Cet amour conjugal et familial ne souffre pas cet excès de respect et de révérence, surtout lorsque l'Épouse est introduite dans la petite chambre secrète de son unique Époux, où elle lui parle cœur à cœur, bouche à bouche, face à face, et où l'un et l'autre se témoignent leur mutuel amour.

L'Épouse reçoit alors de son Époux de nombreux dons, des étreintes et marques d'amour. L'Époux se donne tout entier et tout ce qu'il possède à l'Aimée, la plaçant en possession et pleine jouissance de ses

trésors divins, de ses richesses, afin qu'elle en dispose à son gré et qu'elle les dispense comme il lui plaît aux vivants et aux morts, mais principalement à ceux vers qui le Bien-Aimé dirige l'affection de son Épouse. Car il n'y a plus, dans cet état de mariage mystique, qu'un seul souhait, un seul désir, une seule volonté, une seule propension, une seule affection. Et tout cela est commun à Dieu et à l'âme aimante.

Il me paraît qu'ils sont tellement unis l'un à l'autre qu'ils sont comme transvasés ou fondus. Ah, comme j'ai expérimenté depuis ce mariage, combien est parfaite cette union et fusion de deux volontés en une seule ! Tout ce que veut le Bien-Aimé, l'Aimée le veut aussi ; tout ce qu'il aime, elle l'aime ; et ainsi du reste. Il n'est pas facile d'exposer quel est le commerce d'amour qui caractérise cet état de Mariage spirituel. Je doute que Votre Révérence puisse croire toutes les choses qui m'adviennent, car elles me paraissent à moi-même bien merveilleuses et à peine croyables.

À certain moment j'éprouvai le désir de savoir quand ce mariage avec mon divin Époux avait eu lieu ; et il me fut répondu intérieurement ; et j'ai compris que cela avait eu lieu au mois de novembre passé (1668). J'avais invité mon Bien-Aimé à un petit festin spirituel où je lui avais servi, comme mets de choix, mon cœur avec tout son amour et

mon être tout entier. La bonté de mon Bien-Aimé, — comme pour me servir un mets à son tour, — voulut m’assurer que j’étais en grâce auprès de lui, établie dans son amour et dans son amitié, comme déjà je l’ai raconté ailleurs.

Quelques mois plus tard, au moment d’aller recevoir la très sainte Communion, j’ai aperçu à ma droite la très douce et aimable Mère et, près d’elle, mon Bien-Aimé Jésus, qui se trouvait en face de moi. Il me semblait que je donnais mon cœur à l’aimable Mère, afin qu’elle le transmette à mon Bien-Aimé. Je la priais avec beaucoup d’affection, lui demandant de me procurer la grâce d’un renouvellement de mon mariage spirituel avec son très cher Fils, mon Bien-Aimé. Sans me rendre compte comment cela se passait, je me suis trouvée la main droite posée dans celle de mon Bien-Aimé. Et j’ai compris que ceci était un renouvellement de notre véritable mariage avec lui. Je savais bien que ce mariage avait été contracté il y a quelques mois, comme je l’ai noté, - quoique pour lors cela ne se fut passé avec tant d’images ni d’une manière aussi sensible que maintenant. L’aimable Mère me paraissait se trouver entre nous deux pendant que nos mains restaient unies. Il m’est arrivé de voir parfois que l’on agit de même lorsque le Curé assiste ceux qui se marient.

31 - Je suis à mon Bien-Aimé et son amour est pour moi

Je comprends bien que le renouvellement de mes noces spirituelles avec mon très cher Époux n'est pas autre chose qu'un don renouvelé, une nouvelle dépossession de ma personne au profit de mon Aimé, Jésus, afin de ne plus vivre ou mourir que pour lui seul, sur son ordre, pour son service et pour son amour, de sorte que soient absolument exclues toute secrète recherche ou considération personnelle et toute chose qui ne serait pas mon Bien-Aimé.

Une grâce alors semble couler dans mon âme. Elle m'invite et m'incite à renouveler ma foi conjugale. Elle me donne la force de faire ce renouvellement avec un amour plus intense et plus vigoureux, avec une intention plus profonde et plus sincère. Aussi n'y a-t-il pas le moindre doute que le Bien-Aimé trouve une grande satisfaction dans ce renouvellement, à cause de l'ardent et pur amour qui me pousse à le faire.

Cette grâce laisse dans mon âme des fruits remarquables. En effet, l'âme comprend alors et elle expérimente que le Bien-Aimé la possède maintenant et la dirige ; qu'il a pleine puissance sur elle et qu'elle est toute soumise à son bon vouloir. C'est pourquoi l'âme ne s'appartient plus en quoi

que ce soit. Pour la moindre pensée, pour un acte, pour un mouvement des membres, elle se sent dépendante du Bien-Aimé. Aussi n'a-t-elle plus à disposer de rien, soit qu'il s'agisse de faire ou de ne pas faire. Mais, d'instant en instant, elle se laisse mouvoir, diriger, pousser et agir par le Bien-Aimé en tout ce que son état ou sa condition lui imposent de faire, comme en tout ce à quoi il plaît au Bien-Aimé de l'employer. Cette âme a sans cesse un regard d'amour tourné vers le Bien-Aimé. Aussi saisit-elle immédiatement ce que le Bien-Aimé veut faire ou ne pas faire en elle ou par elle. Ainsi se réalise la parole du Bien-Aimé dans l'Évangile : « Mes brebis entendent ma voix » et cette autre parole de l'Épouse : « Je suis à mon Bien-Aimé et son amour est pour moi » et « mon Bien-Aimé est à moi et moi je suis à lui. » La veille de la Visitation de la Ste Vierge et le jour même de la fête, il m'est venu une ardeur nouvelle avec les flammes de l'amour divin. Cet amour était dirigé en même temps vers notre très aimable Mère parce qu'un souvenir m'était remis en mémoire. L'an passé, à pareille date, l'intercession de cette douce Mère m'avait valu cette grâce suprême, cette faveur divine du renouvellement de mon mariage solennel avec Jésus, mon Bien-Aimé, en présence de cette très douce Mère.

À la pensée d'un tel bienfait, il se leva en moi un sentiment d'extraordinaire gratitude, tant envers l'aimable Mère qu'envers Jésus, mon Aimé, qui a daigné me prendre comme épouse, moi très indigne créature. Je lui adressais beaucoup d'amoureuses paroles dont le souvenir cependant n'est plus très précis en ce moment. Je percevais aussi dans mon âme un grand nombre de communications divines, dont je n'ai gardé qu'un souvenir confus et qu'il m'est impossible d'exprimer. Je me souviens toutefois d'avoir été comme une fournaise d'amour divin où tout mon être humain semblait détruit en Dieu, sans être anéanti cependant, puisque j'ai continué de vivre et que je n'ai pas subi cette mort du corps qui m'eût été douce et désirable.

J'étais donc à me demander ce que je pourrais offrir de meilleur et de plus agréable à mon Bien-Aimé en reconnaissance d'un tel bienfait. Et j'ai pensé que je ne pourrais rien présenter de meilleur à Dieu que lui-même avec tous les mérites du Verbe éternel fait chair, ainsi que l'amour et les mérites de ma suraimable Mère.

L'esprit d'amour s'épanchait avec force et suppliait avec une douce insistance afin que ma foi conjugale et mon amour d'Épouse fussent à jamais confirmés et raffermis. Et il semblait qu'il en fût ainsi. Je ne sais ce que je dois penser, et peut-être

le temps de ma dissolution est-il proche, car les flammes de l'amour ont repris avec violence et d'autre part, j'ai reçu aujourd'hui une impression très vive de la façon dont je devrai mourir. C'était comme si j'y avais été réellement occupée. Ah, puissé-je, et puissent tous les hommes, recevoir la grâce de mourir de cette manière ! Comme il serait doux de mourir ainsi !